



Thierry Paulais

Harry Washington et le monde atlantique : l'extraordinaire histoire d'un esclave de George Washington

Éditions Le Cavalier Bleu, 2023.

Jean-Pierre Listre

DANS **AFRIQUE CONTEMPORAINE** 2023/2 (N° 276), PAGES 295 À 301

ÉDITIONS **ASSOCIATION NOUVELLE AFRIQUE CONTEMPORAINE**

ISSN 0002-0478

DOI 10.3917/afco1.276.0295

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-afrique-contemporaine-2023-2-page-295.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Association Nouvelle Afrique contemporaine.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

THIERRY PAULAIS

Harry Washington et le monde atlantique : l'extraordinaire histoire d'un esclave de George Washington

Éditions Le Cavalier Bleu, 2023.

Cet « essai biographique » est triste et magnifique. Un pan d'histoire méconnu car très peu documenté et parfois peu convenable au regard des clichés confortables. Nous sommes au moment de la guerre d'indépendance des futurs États-Unis d'Amérique. L'Angleterre lutte difficilement contre les Insurgés (*Insurgents*) dans sa colonie d'Amérique, la France de Louis XVI ayant, par ailleurs, décidé d'intervenir militairement et financièrement aux côtés des Insurgés.

Au début de la guerre d'indépendance, vers 1776, les Anglais ont promis la liberté aux esclaves qui se battraient à leurs côtés. Nombre d'entre eux qui ont fui intégreront le corps des *Black Loyalists*. Après leur défaite, les Anglais évacuèrent les Noirs qui avaient combattu pour eux vers les terres encore sous leur contrôle (Nouvelle-Écosse notamment dans un premier temps), conformément aux engagements pris.

Le sort des fugitifs était certes difficile, le climat froid et les maladies faisaient des ravages, mais ils étaient libres. Il faut imaginer que les Anglais, très affaiblis, étaient dans une situation périlleuse ; les rembarquements des troupes vaincues dans les ports de la côte est étaient chaotiques, les Insurgés cherchant notamment à récupérer leurs esclaves en fuite par tous les moyens. L'Acte de capitulation était ambigu à cet égard. Mais, « sur le terrain », les Anglais se montrèrent généralement loyaux et courageux et parvinrent à évacuer entre 7 000 et 8 000 Noirs vers New York, la Nouvelle-Écosse, l'Angleterre ou les îles des Caraïbes. Ce fut, en particulier, la position du général en chef anglais, Guy Carleton, qui prit « fait et cause pour les fugitifs sans pouvoir l'affirmer publiquement ». Il apparaît que les Français accueillirent également des esclaves en fuite.

Thierry Paulais nous conte avec une profonde empathie l'histoire – dûment renseignée parfois, probable souvent – d'un esclave noir de George Washington, Harry Washington, héros malgré lui du monde

atlantique du XVIII^e siècle. L'auteur a pris grand soin, en préambule, de détailler sa méthode, « oscillant entre chronologie et approches thématiques ». Rien n'a été inventé lorsque les « sources administratives et les livres de comptes » le permettaient, des « hypothèses envisageables » ont comblé les manques.

Harry aurait possiblement été capturé jeune (une vingtaine d'années), vers 1760, en Sénégal, puis emmené sur un navire anglais directement à Alexandria, sur les rives du Potomac. Les embarquements, les escales et les traversées duraient au minimum six mois et étaient un véritable enfer, la mortalité étant de l'ordre de 10 %. Des détails éprouvants marquaient à vie les captifs, comme celui du roulis lancinant sous les alizés, resté dans la mémoire collective et dont parlera Patrick Chamoiseau.

Puis Harry, à un moment, est vendu à Daniel Tebbs, un planteur de la vallée du Potomac, première indication certaine dans sa vie. À la mort de Tebbs, en 1763, George Washington a acheté quatre esclaves de la succession, dont Harry. George Washington et sa femme Martha (issue d'une famille fortunée de Virginie) étaient alors en possession de la plantation de Mount Vernon, l'une des plus importantes de la région.

Harry a été affecté à des travaux très durs de drainage dans un vaste marécage. George Washington était un maître âpre au gain, sévère, mesurant chichement les frais d'équipement des esclaves. Il faisait partie de cette frange de propriétaires qui gérait de près la « démographie de son groupe d'esclaves », les enfants des esclaves constituant des sortes de dividendes du capital initial.

On avait fini par constater, dans les années 1770, que la croissance démographique naturelle d'une population d'esclaves « bien gérée » suffisait aux besoins de l'économie et qu'il devenait donc inutile – voire dangereux – de continuer à importer des esclaves. À un point tel que la Virginie a été l'un des premiers États de l'Union à abolir la traite en 1778 ! Mais ce qui pouvait passer pour une mesure magnanime n'aboutissait nullement à remettre en cause l'institution même de l'esclavage ; il s'agissait surtout pour la population blanche de prévenir le risque d'être, à terme, numériquement dépassée par les Noirs et de connaître une société métissée. Thomas Jefferson a écrit des mises en garde très nettes sur cette question. Cependant, des hommes politiques lucides, comme Benjamin Franklin, discernaient parfaitement les contradictions et l'hypocrisie de ce type de société. Un mouvement abolitionniste commençait à émerger. Il était surtout le fait des évangéliques et d'une partie des quakers, donc de personnes demeurant nettement en dehors de la « bonne société ».

Après deux ans passés dans les marécages, Harry a été affecté aux soins des chevaux. Mais, malgré cette amélioration apparente de

son sort, Harry s'est enfui en 1771, le besoin de liberté l'emportant sur toute autre considération. À cette époque, les réseaux d'entraide entre Noirs fugitifs et libres, comme il y en eut de nombreux au XIX^e siècle, étaient encore fort limités, tandis que les avis de recherche et le recours à des hommes de main sans scrupules limitaient les chances de s'en sortir. Harry fut repris au bout de quelques semaines et affecté à l'une des fermes de son maître, la *Ferry Plantation*.

Après quelques années de tensions entre Américains et Autorités anglaises, une guerre civile éclata en 1775. Le Congrès, récemment constitué, décida de créer une armée continentale, dont le commandement échut à George Washington, ancien commandant du régiment de Virginie. De son côté, Lord Dunmore, gouverneur britannique de la Virginie, se prépara à la guerre et proclama en novembre 1775 la loi martiale en « promettant la liberté à tous les esclaves en âge de se battre et rejoignant les troupes des *Loyalists* ». Un mouvement profond et continu de fuite fut observé durant toute la guerre d'indépendance, surtout après une seconde proclamation dite de Philipsburg, en 1779, accordant la liberté à tous les esclaves sans condition.

On estime que ce sont « au moins 100 000 esclaves qui ont rejoint le camp anglais sur la durée de la guerre » malgré la constitution de milices de surveillance par les propriétaires. Lord Dunmore dirigeait les opérations depuis une flotte d'une centaine d'unités qui croisait en permanence le long des côtes ; le 24 juillet 1776, huit navires pénétrèrent dans le Potomac pour « faire de l'eau » et furent pris à partie par les milices locales. Pendant cette escarmouche, une petite embarcation aborda le *Roebuck* ; son équipage voulait s'enrôler chez les *Loyalists*. Le journal de bord nota que trois d'entre eux ont déclaré « être des serviteurs du général Washington ». Harry était probablement l'un des leurs.

Comme le note Thierry Paulais, dans cette période de vie, et peut-être pour l'unique fois, « Harry a eu de la chance ». Il en fallait pour survivre aux épidémies et aux combats. La défaite anglaise entraîna des pertes effroyables parmi toutes les troupes, surtout pour les *Black Loyalists*. Les luttes furent cruelles mais, surtout, les épidémies – variole et typhus – décimèrent les Noirs. Les Anglais étaient immunisés contre la variole (on pratiquait déjà « l'inoculation » en Europe) mais pas les Noirs. Dunmore fit procéder à des inoculations massives par ses chirurgiens de marine, mais la contagion était incontrôlable pour des populations fragiles. Le typhus s'ajouta bientôt à la misère générale. Dunmore était « très affecté par ce désastre humain », d'autant plus qu'il avait mis sur pied un régiment noir en 1775, baptisé *Ethiopian Regiment*, qui se battit fort bien dans les combats de Kemp's Landing, près de Norfolk. Un des esclaves fugitifs – Titus ou

Tye – fit preuve d'un courage et d'un sens de l'engagement tels que, lorsqu'il mourut en 1780 des suites de blessures au sein de la petite *Black Brigade* qu'il dirigeait, les Anglais lui décernèrent le titre honorifique de colonel !

Quel paradoxe tout de même de constater que le colonisateur anglais apparaissait, au fond, « comme le champion de la liberté et des droits de l'Homme tandis que les Insurgés se comportaient avec constance comme les défenseurs de la cause esclavagiste ».

Durant la dizaine d'années que dura le conflit, les Anglais furent très inférieurs en nombre, connurent des difficultés de logistique et manquèrent d'armements tandis que les Français aidaient massivement les *Patriots*. Harry a fait partie des 300 Noirs fugitifs évacués vers New York par bateau avec les troupes de Dunmore, en 1776. Affecté à son arrivée aux *Black Pioneers*, il passa trois ans plus tard caporal. En 1780, il participe à la dernière victoire des Britanniques qui vit la capitulation du port de Charleston. Puis tout alla très vite pour les *Loyalists* jusqu'à la bataille finale de Yorktown, en octobre 1781, où les Britanniques tombèrent à court de munitions.

La défaite avait été soudaine et les Anglais n'avaient pas eu le temps d'organiser correctement le ravitaillement des familles des Noirs qui suivaient les troupes et encore moins leur évacuation. Il y eut beaucoup de morts de faim et de maladies durant cette période de chaos total. Harry faisait partie de ces chanceux qui se retrouvèrent à New York ; mais dans l'enclave de Manhattan, surpeuplée, encerclée par les Américains cherchant par tous les moyens à récupérer leurs esclaves pendant que débutent en 1782 les négociations pour le futur traité de paix de Paris. Or un funeste article XVII – qui ne figurait pas dans les premières versions – fut rajouté stipulant que les Britanniques devaient se retirer des territoires des États-Unis d'Amérique sans emporter « aucun Noir ou autre propriété » des habitants desdits États ! On imagine la terreur que suscita cet article parmi les Noirs dans Manhattan encerclée.

Heureusement, le sens de l'honneur du général Carleton et sa fermeté furent inébranlables et il opposa aux Américains une lecture astucieuse de cette clause : tous les esclaves ayant rallié le camp anglais étaient devenus libres en vertu de la déclaration Dunmore. Donc, étant libres, ils n'étaient pas concernés par l'article en question. George Washington, outré, eut une entrevue très tendue avec Carleton en mai 1783. Carleton, qui avait pris soin d'être couvert par Londres, annonça même à Washington que, d'ailleurs, les évacuations avaient déjà commencé ! Les Anglais acceptèrent qu'une liste générale des évacués fût établie et que des dédommagements fussent versés pour chacun des fugitifs. En fait, ils ne furent jamais payés.

Les évacuations depuis New York furent soigneusement préparées par les Britanniques, qui rédigèrent le *Book of Negroes*, document capital dressant la liste des 3 000 évacués qui se voyaient remettre un « certificat de liberté ». Huit mois furent nécessaires pour évacuer les quelque 30 000 Anglais et *Loyalists* vers la Nouvelle-Écosse. Harry, mobilisé jusqu'à la fin dans les *Black Pioneers* pour assurer la logistique des évacuations, partit en dernier sur l'*Abondance* en juillet 1783.

La vie en Nouvelle-Écosse fut pénible. Le pays était froid, surpeuplé du fait des nombreux réfugiés de tous statuts, l'administration complètement débordée. Harry figure sur le registre municipal de Birchtown, en 1784. Répertoire comme manœuvre, il a alors quarante-quatre ans et il est marié, sans enfant, à une jeune femme de vingt-quatre ans, Jenny. L'économie de la Nouvelle-Écosse était moribonde, des famines éclataient régulièrement. Les Noirs libres étaient particulièrement vulnérables ; ouvertement moins bien traités que les Loyalistes blancs, on leur attribuait des terrains de mauvaise qualité. La cohabitation entre les différentes populations se passait mal, on vit même des formes d'esclavage renaître.

Dans cette ambiance délétère, une forme d'identité culturelle est née autour de prêcheurs charismatiques, d'obédience méthodiste ou baptiste. Harry devait être proche de Thomas Peters, notamment, car ce dernier avait été sergent dans les *Black Pioneers*. Thomas Peters, homme de caractère et respecté, était outré de l'incapacité de la province à remplir les promesses faites aux *Black Loyalists* de disposer de terrains corrects. Il acheta, en 1790, un passage d'Halifax à Londres pour porter une pétition auprès des autorités de la Couronne. Il rencontra en particulier le fameux Granville Sharp, quaker abolitionniste et défenseur des Noirs pauvres de la ville, qui l'introduisit auprès du secrétaire d'État Henry Dundas. Ce dernier ordonna une enquête administrative en Nouvelle-Écosse, promit que des terres seraient attribuées aux loyalistes noirs et, surtout, s'engagea à financer le passage transatlantique pour les colons désireux de s'installer en Sierra Leone, terre africaine disponible, issue de la restructuration récente de la *Province of Freedom* créée par Granville Sharp. Évidemment, cette nouvelle fit grande sensation parmi les Noirs de Nouvelle-Écosse et, après de multiples péripéties, une flotte de quinze navires, la *Black Fleet*, appareilla d'Halifax le 15 janvier 1792. Harry et son épouse faisaient partie des 1 196 personnes en route vers cette véritable Terre Promise. Il avait déclaré avoir cinquante ans.

L'auteur revient alors sur la genèse de la Sierra Leone, imaginée comme colonie agricole autogestionnaire, dirigée par les Noirs à la fin des années 1780 afin d'offrir un lieu de vie possible aux milliers de Noirs qui avaient trouvé refuge à Londres. Pour faire court, disons que

tout se passa mal pour deux raisons principales : les terres prévues pour accueillir les colons n'avaient pas été vraiment achetées par les Anglais en 1786 mais, dans l'esprit du roi local des Temnés, King Tom, simplement louées (comme il était d'usage immémorial) et l'impréparation manifeste acheva de ruiner le projet initial qui évolua vers une fort commerciale *Sierra Leone Company*. La traversée atlantique en plein hiver fut pénible et la flotte se dispersa. Mais, en attendant au mouillage que les navires soient rassemblés, Harry dut percevoir avec émotion et espoir « l'odeur si caractéristique de l'Afrique de la forêt ».

Malheureusement, lorsque les navires quittèrent Halifax, personne ne savait très bien ce qui s'était passé auparavant. La « capitale », Granvilletown, avait été détruite à la suite de heurts entre un bateau de traite américain et les Temnés. Les actionnaires de la *Company* envoyèrent une nouvelle équipe dirigeante d'anciens militaires, ce qui acheva de désespérer les *Nova Scotians*, ceux-ci étant progressivement devenus de simples salariés et les trafics d'esclaves reprenant nettement. Les tensions étaient telles que l'on perçut, pour la première fois, la possibilité d'une alliance entre les colons et les Temnés pour renverser la direction blanche. La déclaration de guerre de l'Angleterre à la France ajouta aux incertitudes. Les colons se sentaient trahis et isolés.

À cette époque, Harry faisait probablement partie d'un petit groupe de colons entrepreneurs qui exploitaient quelques fermes sur les hauteurs de la nouvelle capitale, Freetown. Auquel cas, il a peut-être vu la flotte française entrer dans l'estuaire le 28 septembre 1794. Et assisté avec jubilation à la déroute des militaires anglais, au saccage du fameux fort de Bunce, place forte de la traite dans la région, et à la libération des captifs noirs. Ces événements redonnèrent de l'allant aux colons. Les *Nova Scotians* demandèrent bientôt d'élire des juges, se sentant progressivement devenir une nation. Cependant, un transport de troupes arrivant d'Halifax permit de mater durement la révolte des colons ; Harry fut banni à vie en même temps que nombre de colons que l'on abandonna sur la côte Bullom, « terre marécageuse et malsaine au nord de l'estuaire ». On perd définitivement la trace de Harry à ce moment-là. On peut seulement penser qu'il ne se laissa pas abattre car, après tout, il était libre !...

Pendant ce temps, George Washington est au sommet de sa gloire, figure inattaquable. La perception de la réalité n'évolua que très progressivement chez les plus lucides. Un des biographes américains de La Fayette – Peter Buckman – tira de sa correspondance un regret bien amer à cet égard : « Je n'aurais jamais tiré mon épée pour la cause de l'Amérique si j'avais su que, ce faisant, je fondais un pays d'esclavage ». Tocqueville lui-même n'a pas eu de mots assez durs envers

Washington et les autres « pères fondateurs » qui lui ont succédé, Jefferson, Madison et Monroe, tous propriétaires d'esclaves.

Source de trop de tracas, la *Company* fut cédée à la Couronne en 1808. Mais le thème du « Retour en Afrique » anima de nombreux projets depuis lors, comme la création du Liberia et un nombre important de mouvements *Back-to-Africa*. Nul doute que le personnage de Harry apparaît dans toute cette histoire confuse et terrible comme un exemple discret de courage et de détermination dans sa quête absolue de liberté.

Jean-Pierre LISTRE

Membre du Comité d'orientation stratégique
et scientifique d'*Afrique contemporaine*